L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU,

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

MERCREDI 12 MARS

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	60	14
Midi	64	16
3 p. m.	68	18
6 p. m.	74	21

LES ARMEMENTS ET LA GUERRE

La question des armements est la grande préoccupation du jour en France. Elle ne disparaîtra point en quelques semaines. Elle est destinée à prendre une place prépondérante, même si les questions orientales ne sont pas suivies de complications nouvelles. Personne ne peut croire que l'on armerait ainsi de toutes parts si la pensée de la guerre n'était point dans tous les esprits. Le coup d'Agadir fût un éclair qui dissipa des ombrés trompeuses. Les armements formidables de l'Allemagne jettent une lumière immense sur les projets du gouvernement et de la nation germaniques. Pas un doute n'est permis, plus une seule incertitude n'est possible: l'agression se prépare au grand jour.

C'est une erreur grave de prétendre qu' "il ne faut pas mêler les actes militaires et les inductions politiques," en pareilles circonstances surtout. Les uns et les autres se tiennent comme les anneaux d'une chaine. Les actes militaires sont soumis aux inductions politiques; ils en dépendent, ils en sont l'application la plus concrète et la plus vigoureuse. A notre époque, des inductions politiques sans actes militaires sont des chimères ou des folies. La guerre d'Orient vient de le prouver une fois de plus.

Les inductions politiques des gouvernements bulgare, serbe et grec ont été mêlées à des actes militaires très précis, très vigoureux, très complets. C'est ainsi que la victoire a été assurée. Au contraire, les inductions politiques des Turcs étaient des conceptions sans réalisations militaires. C'est pourquoi ils sont battus. Dans tous les temps, les actes militaires qui ne sont pas précédés d'inductions politiquse offrent les plus grands dangers pour ceux qui les accomplissent parce qu'ils sont dépourvus de plan et de méthode; ils ne sont que de l'anarchie plus ou moins barbare. Mais quand ils résultent d'inductions politiques claires, certaines, réfléchies, ils produisent Sadowa et Sedan, Moukden et Tsouchima.

Il est probable que ce n'est pas par simple esprit d'imitation que le gouvernement vient de demander au parlement de voter un crédit immense pour l'augmentation des armements. C'est parce qu'il croit au danger d'une agression et que tout en maintenant une attitude pacifiste, la France doit se montrer énergique et digne du rang que son passé lui donne dans l'histoire du monde.

LE PLUS BEAU CADEAU

Elle est adorable, cette chambre d'enfant: dans un coin, le petit lit sous un nuage de mousseline blanche qu'alourdissent des flots de rubans; par terre, un tapis vert pâle, épais et tiède comme la mousse d'été, au fond des bois; sur le mur, dans des cadres clairs, des tableaux simples et gais: poussins en boule jaune qui courent, ailes dressées; bébé chien, l'air piteux et bonasse, sous un bonnet à ruches; gamines hollandaises, en coiffes et gros sabots, qui tournent et sautent sur un fond de prairies où tournent aussi des moulins noirs. Le feu de bûches pétille joyeusement et la flamme rose danse entre les chenêts. Il y a ça et là des petites tables qui semblent attendre la dînette et des petits fauteuils qui ouvrent les bras d'un air engageant. Et partout des joujoux somptueux et neufs s'étalent et brillent. Comme il doit être heureux, l'enfant qui habite cette chambre féerique! C'est d'un paradis de ce genre que rêvent, le soir, les petits pauvres...

Pourtant, Colette, assise par terre sur le tapis, un pied dans sa main, Colette en robe de velours et col de dentelle précieuse, ne paraît pas bien contente. Son menu visage couleur de cire, entre les cheveux noirs longs et lisses, ne s'éclaire d'aucun sourire; les coins de sa bouche tombent, et ses yeux, trop clairs entre les paupières cernées de bistre, se fixent tantôt sur le feu avec mélancolie et tantôt avec impatience sur les beaux joujoux coûteux.

Il y en a trop et tous se ressemblent! Entre Noël et le jour de l'An, il en arrivait à toute heure, dans des paquets noués de faveurs bleues ou roses, dans des boîtes blanches à liserés d'or; les cadeaux magnifiques et sans imprévu! Colette a reçu quinze poupées, des poupées aussi grandes qu'elle — cinq ans — d'autres toutes petites et vêtues d'étoffes précieuses, de vrais bijoux, des poupées nues avec des trousseaux, des dames à la dernière mode, un bébé anglais, une Japonaise, une Italienne, un matelot, une Arabe, une Roumaine, un nègre, tant de poupées qu'on ne peut plus vraiment les aimer toutes!

Et il est venu aussi des ménages en porcelaine fine, des cuisines dont le fourneau peut s'allumer et cuire un vrai dîner, des épiceries merveilleuses, des maisons de poupée avec tous leurs meubles, qui ont des portes et des tiroirs, des bureaux de poste où l'on peut vendre des timbres, et encore des joujoux de garçon: chemins de fer à catastrophes, canots automobiles, moteurs, aéroplanes.

Deux paquets sont même restés tels quels. Colette regarde les cartons entourés de ficelle rouge et soupire avec ennui: elle n'a pas envie de les ouvrir, oh! mais du tout, et encore moins envie de jouer. Sa tête retombe sur le bras d'un fauteuil; elle ferme les yeux, une peine confuse emplit son cœur.

Maman est entrée sur la pointe des pieds et contemple sa chérie avec une douloureuse tendresse. Comme elle est pâle, comme elle est fragile. La gardera-t-on, celle-là? Ses deux aînés, un petit garçon, une petite fille, sont déjà partis; rien n'a pu les retenir... Maman joint les mains, les serre contre sa poitrine. Ah! comme elle les envie, les ouvrières, les paysannes dont les petits se roulent dans la poussière des routes et qui ont de si belles joues barbouillées et roses!

Mais les yeux bleus se sont ouverts et la regardent, si clairs, si tristes. Maman essaie de sourire:

—Tu ne dors donc pas, mon amour? Je croyais que ma petite fille faisait un beau rêve...

—Je ne dormais pas, maman: je pensais...

—A quoi, ma chérie?

—A... des choses. A rien...

—Et pourquoi ne joues-tu pas?

—Cela m'ennuie...

—Ils sont pourtant bien beaux, tes joujoux! Sais-tu que tu es une enfant très gâtée? A part quelques fleurs et quelques bonbons, ta pauvre maman, elle ne reçoit aucun cadeau. Elle en donne à tout le monde, voilà tout...

—C'est vrai, maman, tu en donnes beaucoup?

—Mais oui, mon trésor...

Le visage pâlot s'anime un peu.

—Ça doit être amusant de donner, murmure Colette rêveuse.

—Je connais une pauvre petite fille, poursuit maman, qui n'a pas entendu, la fille d'une femme qui vient faire les nettoyages à la cuisine; cette petite fille-là a bien mal aux jambes, elle ne peut pas marcher; elle est toujours étendue sur son lit et elle n'a pas de joujoux, rien qu'une poupée que sa mère lui a faite avec des chiffons. Et toi...

—Oh! maman! Est-ce que je ne pourrais pas lui en donner, de mes poupées? Tiens! cette grande-là, la plus belle... Elle est trop lourde! Alors l'Arabe, elle a un beau collier... Et puis celle qui a un trousseau, cela amusera la petite fille de l'habiller... Et encore le nègre qui la fera rire...

Colette est transformée, elle saute, elle bat des mains, ses yeux brillent:

—Elle sera contente, n'est-ce pas, maman? Il lui faut aussi un ménage pour faire dîner ses enfants... Et l'épicerie pour acheter ses provisions... Et puis encore...

—C'est assez, c'est assez, ma chérie, la petite fille n'aurait pas assez de place dans sa maison...

—Vite, vite, maman! Je veux envelopper tout ça moi-même!

Et Colette rit, d'un joli rire en cascade claire que maman n'a pas entendu depuis des mois.

Et maman prend sa chérie entre ses bras, l'embrasse passionnément.

—Ne t'agite pas, ma Colette, tu auras la fièvre tout à l'heure... Je vais faire envoyer le paquet... Attends-moi. Il y aura ce soir, grâce à toi, une petite fille bien heureuse!...

Mais quand maman revient, un instant plus tard, Colette ne rit plus, Colette a le regard fixe; elle est triste, inquiète, boudeuse...

Maman lui saisit le poignet, interroge le pouls inégal, saccadé, penche vers elle son visage anxieux:

—Qu'as-tu donc, ma chérie? Qu'est-ce qui te fait de la peine? Regrettes-tu les joujoux qui sont partis? As-tu envie de quelque chose? Parle, que veux-tu que je te donne?

Alors Colette, les yeux illuminés:

—Je voudrais encore donner quelque chose, fait-elle d'une voix fervente!

ANDREE VIOLLIS.

LE CHEQUE

Pauline Lentillon disait à son amie Marcelle Soudains

—Chérie, je ne te comprends pas! Tu es jeune, tu es jolie, tu es très riche. Et je te trouve aujourd'hui dans un état de mélancolie qui me fait peine. Comment! J'arrive ici, le jour même de ta fête. Ton salon est rempli de fleurs, ta maison respire la joie et ton front reste chargé de souci. Ton mari? Tu es bien forcée d'avouer qu'au bout de dix ans de ménage, il t'aime toujours et qu'il continue à te gâter, un de nos hommes d'affaires les un des nos hommes d'affaires les plus en vue; il ne se traite pas une grosse opération financière ou industrielle sans qu'on y trouve son nom. Il a été décoré il y a six mois. Tu t'appelles Mme Marcelle Soudain, ce qui est quelque chose d'énorme à Paris. Enfin tu viens de me raconter que, ce matin même, jour de ta fête, ton mari t'a glissé entre les mains dix mille francs!... Une fortune pour tant de pauvres gens... sans parler de moi qui ne suis pas pauvre, certes! mais qui dirige si mal ma vie et qui sais si peu résister à mes tentations que je suis criblée de dettes... avec, par surcroît, un mari grognon, lequel s'obstine à ne vouloir rien savoir!

Et tu es sombre!... Et, un peu plus, j'aurais surpris, en entrant tout à l'heure une larme au coin de tes jolis yeux! Allons, Marcelle!... Ne sois pas injuste envers le sort. Tu sais combien je suis superstitieuse! Je tremblerais, si tu osais te plaindre, que le Destin ne te punit.

Marcelle Soudain sourit gentiment à son amie: elle avait une figure très douce. C'était, parmi le luxe qui l'entourait, une femme toute simple. Elle ne voyait rien au delà de son mari qu'elle adorait. Pourvu qu'elle le conservât près d'elle, qu'elle pût chanter à son piano quelques airs préférés et qu'elle trouvât sous sa main les livres qu'elle aimait, tout le reste lui était égal. Elle dit:

—Ma chère Pauline, je ne suis pas injuste; je sais que je dois me compter parmi les femmes heureuses. Seulement, tu le sais, plus on est heureux, plus on tremble pour son bonheur. Mon bonheur ne peut être mon bonheur qu'à la condition qu'il dure; je lui tâte donc le pouls très souvent et si, un jour, ce pouls se ralentit, je suis prise d'une peur affreuse.

Ce matin, j'ai eu un chagrin. Oh!... ce n'est pas grand'chose et tu es bien capable d'en rire; mais cela fut comme une indication pour moi, et c'est pourquoi, lorsque tu es arrivée, tu m'as trouvée si soucieuse.

Je vais t'expliquer ça... tu vas comprendre.

Et d'abord, premier acte: il y a dix ans. Paul m'épouse. Nous n'avions pas un sou. Paul est employé de banque et gagne deux mille quatre cents francs. Pour aider le ménage, je donne des leçons de piano. Un soir (il pleuvait à verse), je rentre éreintée et maussade. Paul est là. Il a un drôle d'air; il cache une de ses mains derrière son dos et arrondit l'autre bras en corbeille. Ah!... comme il était gai, et gamin, et gentil! Tout d'un coup, il m'empoigne par la taille, me fourre sous le nez un bouquet de violettes de dix sous et m'embrasse goulûment en me souhaitant ma fête. Je m'écrie:

—C'est donc ma fête!...

—C'est ta fête!... une fête qui tombe toujours très mal, cinq jours avant la fin du mois, au moment de la grande dèche!...

Et puis, il m'assied sur ses genoux, et puis, très tendre, les yeux dans les yeux, il ajoute: "Pauvre petite chérie!... Quand pourrai-je, pour ta fête, t'offrir de belles perles?..."

Et je vis passer, dans son regard, une telle flamme de volonté et d'intelligence que je fus certaine que les belles perles arriveraient, sans manquer, un jour ou l'autre.

J'embrassai mon bouquet de dix sous que je préférais, je te jure bien, à toutes les perles du monde, pourvu que le cœur de Paul me restât.

—Très gentille ta scène à la Mimi-Pinson, dit en riant Mme Lentillon. Mais où est-il ton bouquet de violettes, depuis dix ans?

—Dans mon tiroir aux souvenirs. Crois-tu que je l'ai jeté? Entends maintenant le deuxième acte.

Nous sommes en Argentine, Paul et moi. Paul a flairé, là-bas, une chance de spéculation énorme sur les terrains. Tu sais combien il est séduisant et combien son esprit est clair; il sait convaincre.

Il réunit quelques amis, il groupe des capitaux, nous partons et, en deux ans, Paul ramasse plus de trois millions dont il garde à peu près le tiers. Le jour des belles perles était arrivé; pour ma fête, mon mari m'offrit l'écrin qui contenait le collier que tu connais. Certes, je fus heureuse! Mais, tout de même, Paul ne me le donnait pas du même air qu'il m'avait donné le bouquet de violettes d'antan. Il s'excusait alors de l'humilité du cadeau! En me présentant les perles, il prit un petit air de supériorité... oh!... mon Dieu, bien légitime! Il m'aimait toujours, mais il ne me plaignait plus.

Passons au troisième acte.

—Combien y en aura-t-il, interrogea Pauline Lentillon.

—Cinq! Au troisième acte, nous sommes revenus à Paris; Paul Soudain est déjà le grand financier que tu sais. La fortune continue à lui sourire; il fait d'énormes affaires. Ah!... c'est un homme bien occupé! Conseils, rendez-vous, entrevues, voyages... où il ne m'emmène plus guère! Son auto est toujours sous pression à la porte. Le soir, nous sortons ensemble, mais nous ne sommes plus ensemble; il ne songe qu'à ses soucis, à ses relations; il ne rentre que pour se coucher bien vite et dormir quelques heures, car ses deux secrétaires et les dactylographes arrivent à neuf heures et la besogne écrasante recommence. Alors, un beau matin, j'entends mon mari s'agacer au téléphone; c'est monsieur qu'il a appelé et il lui lance rapidement ses ordres. Ça n'est pas compliqué! Paul m'a entendu parler, par hasard, d'un manteau de zibeline ou d'une garniture d'hermine... il ne sait plus bien.

"Qu'on mette dans des cartons l'une et l'autre, et qu'on les envoie d'urgence à Mme Paul Soudain... pour qu'elle choisisse... D'urgence, n'est-ce pas? La fête de Mme Soudain est demain matin!"

—Tu vois, ma pauvre Pauline, mon mari ne se dérange plus, il ne choisit plus. Un coup de téléphone et le tour est joué!

—Plains-toi donc!... Il est assez beau ton manteau de zibeline!

—Veux-tu connaître le quatrième acte? Il est très rapide. L'année s'est écoulée et c'est ma fête encore. Paul pénètre dans ma chambre dont il ne referme même pas la porte. Il m'embrasse à la volée et me dit en paroles hachées: "Mon petit, je te souhaite une bonne fête et une bonne santé. Excuse-moi si je ne t'ai pas acheté un souvenir, mais je suis excédé de travail! Mon affaire du port de Casabianca me prend tout mon temps! Voici un petit portefeuille. C'est pour toi... tu achèteras ce que tu voudras!" Et vivement, il se sauve! Le portefeuille était joli: il contenait cinq billets de mille... Hélas!... cinq affreux billets de mille, cinq morceaux de papier, sans âme... cette chose banale qui va de main en main, dans quelles mains!...

—Tu es bien difficile! Comme j'aimerais que mon bougon de mari m'en offrît autant, le jour de ma fête!... Et alors, le cinquième acte... que se passe-t-il, au cinquième acte?

—C'est le dernier, ma chère Pauline. C'est celui de ce matin. Ah!... je me plaignais des bouts de papier de l'année dernière! Ils avaient été comptés, pourtant, par lui, pliés par lui, serrés dans un portefeuille élégant; il y avait encore un peu de Paul sur ces vilaines vignettes! Mais ce matin! Ah!... ce matin!... Mon mari, plus affairé que jamais, dictant des lettres, pestant au téléphone! La porte de son bureau est entr'ouverte. Je passe dans la galerie; il se précipite. Il n'a même pas le temps de venir jusqu'à ma chambre! Il me tire un peu à l'écart: il bredouille, énervé: "C'est ta fête, Marcelle... je n'ai pas oublié... Tu me rendras cette justice que je n'oublie jamais ta fête!... Seulement, je n'ai pas eu le temps de m'en occuper! Mon chemin de fer d'Albanie m'absorbe... Tiens... prends ceci et offre-toi ce qui te fera plaisir." Et le voilà, le misérable! qui sort de sa poche son carnet de chèque, y griffonne un chiffre, dix mille francs, me fourre le chèque dans la main et rentre dans son bureau où il reprend avec une présence d'esprit merveilleuse, sa lettre interrompue!

Un chèque, ma chère Pauline!... Un chèque à sa femme!... Un chèque qu'il faudra que j'aille encaisser à une banque... un chèque comme j'en donne moi-même négligemment, à ma fleuriste ou à mon bottier!... Un chèque!... Comprends-tu?... un chèque!... Ah!... mon bouquet de dix sous d'autrefois... Et que l'argent abîme de choses!...

—Tout de même!... soupira Mme Pauline Lentillon.

PIERRE VALDAGNE.

LES PEUPLIERS DE KERANROUX

Le soir a tendu de sa brume
Les peupliers de Keranroux.
La première étoile s'allume:
Viens-t'en voir les peupliers roux.

Fouettés des vents, battus des grêles,
Et toujours sveltes cependant,
Ils lèvent leurs colonnes grêles
Sur le fond gris de l'occident.

Et, dans ces brumes vespérales,
Les longs et minces peupliers
Font rêver à des cathédrales
Qui n'auraient plus que leurs piliers.

CHARLES LE GOFFIC.

THEATRES.

TULANE

Frances Starr dans "The Case of Becky" remporte un des plus grands succès de la saison cette semaine. Mlle Starr est sans doute une des actrices les plus distinguées sur la scène Américaine aujourd'hui. M. David Belasco n'aurait pas pu choisir une meilleurs actrice pour les rôles de Dorothy et Becky. Mlle Starr est admirablement secondée par une excellente troupe, parmi laquelle se trouvent: Charles Dalton, Albert Bruning, Harry C. Browne, Eugene O'Brien, Mabel Norton et John P. Braun. M. Belasco nous donne aussi une des plus belles mises en scènes qu'on ait jamais vu à la Nouvelle-Orléans. Il y aura matinées mercredi et samedi.

CRESCENT

"Don't Lie to Your Wife," a remporte un succès prénoménal et pendant plus de deux heures ce fut, un continuel éclat de rire dans la salle.

Cette pièce déjà jouée à la Nouvelle-Orléans remporte du succès grâce à l'interprétation. Avec Dave Lewis se trouvent: Mlle Buckman, J. Craig et Donald, Martin Franklin, John Keough, William Wolfe, Edwin Kroll, Egbert Armitage, Estelle Vernon.

ORPHEUM

Le programme de cette semaine est très bon, et le public manifeste tous les soirs son appréciation par de nombreux applaudissements.

Vous connaissez tous Nat M. Wills "l'heureux vagabond." Si vous n'avez jamais eu l'occasion de rire de ses histoires originales et de ses amusantes parodies, vous le connaissez tout au moins de réputation. Wills est certainement un des meilleurs comiques de la scène américaine.

Tous les auditoires sont pareils pour lui. Il les gagne tous sans effort apparent, et il est considéré comme un comédien de race. Son nom est en vedette sur le programme de l'Orpheum cette semaine.

Le ballet classique est le meilleur numéro de danse de l'Orpheum. Mlle Domina Mariini et Marcel Bronski, les principaux caractères, ont fait partie de la troupe de l'Opéra Métropolitain et sont des danseurs d'une réputation mondiale. Leur impresario, Albertina Rasch, a choisi pour danser avec eux dix jeunes danseuses des plus jolies. Mae Melville et Robert Higgins, M. et Mme Gordon Wilde, Claude et Fannie Usher, Briglio et Romano et les frères Azard.

Le spectacle se termine par d'excellents vues cinématographiques.

Un peintre se présente rue du Commandant-Marchand.

—Je sollicite l'honneur, monsieur le président, de votre pose, pour un tableau du prochain Salon...

—Impossible, cher monsieur, vous êtes cubiste et moi je suis "point carré"...

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 23 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

Dans la chaire, un prêtre en surplis blanc, s'agitait avec des gestes violents.

Il parlait avec une volubilité extrême, d'une voix tonnante qui roulait avec fracas sous les voûtes sonores, et son visage énergique exprimait une sainte fureur.

—Je ne sais pas ce qu'ils ont fait, se disait Caldaguès surpris et intrigué, en considérant les fidèles attentifs, mais le prédicateur leur lave sérieusement la tête! En France tout le monde se sauverait.

Erreur profonde, l'orateur sacré ne lavait la tête à personne. Il développait selon la manière italienne, en y mêlant un peu de fougue personnelle, un passage des Saintes Ecritures relatif au jugement dernier. La voix, les et la mimique étaient en désaccord complet avec les paroles prononcées, mais Caldaguès ne s'en doutait point.

Il fut arraché à ses méditations par quelqu'un qui le tirait assez rudement par la manche.

Il se retourna: Brücker!

Diable! Il n'y pensait plus à celui-là.

Dans l'ombre d'un pilier où il l'attira, le major l'interrogea à voix basse sur le résultat de ses recherches.

—Avez-vous trouvé quelque chose?

—Non, répondit-il négligemment et vous?

L'Allemand fit un signe négatif.

—Alors, dit l'autre, très à l'aise et bon enfant, ne vous tourmentez pas, je suis sur la piste.

—Peut-on savoir?...

—Pas encore. Je n'ai que des indices, des probabilités, mais tout cela ne tardera pas à prendre corps.

Le major l'enveloppa d'un regard défiant. Ce Français hâbleur et sans souci qu'on lui avait adjoint sans prendre son avis, ne lui paraissait pas sérieux; il travaillait avec une nonchalance déplorable; peut-être même ne travaillait-il pas du tout?

D'un air hargneux, il donna des ordres:

—Vous irez prendre votre place sur le paquebot.

—La "Concordia"?

—Oui.

—Pour quelle destination?

—Dakar.

—Bon.

—Vous aurez à vous créer une personnalité et à choisir le motif de votre voyage.

—Ça me connaît.

—Je vous rencontrerai ce soir à la nuit tombante, six heures, sous les galeries de la place Caricamento.

—On y sera.

—Tâchez de prouver d'ici-là que votre réputation n'est pas surfaite.

—On le prouvera.

Là-dessus, Brücker s'éloigna les sourcils froncés, les coudes au corps, mécontent, les billes bleues de ses petits yeux se livrant à une rotation extravagante, à l'abri des lunettes fumées dont il agrémentait sa face rébarbative.

—Il est furieux, mon cher collègue, se dit Caldaguès en se gargarisant d'un rire intérieur. A son aise. Moi ça m'amuse follement.

Et là-dessus, il s'en alla déjeuner.

Hermann Brücker éprouvait, en effet, une violente irritation, car il avait déployé pendant la matinée une grande activité, mettant à profit les moyens spéciaux dont il pouvait disposer à Gênes où domine l'élément allemand depuis la percée du Saint-Gothard.

Partant de cette idée que M. de Clamont-Chanteil, personnage aristocratique, n'avait pu choisir pour y passer deux nuits qu'un hôtel renommé, il avait commencé la revue des Palaces et des Edens et il enrageait de ne trouver aucune trace du voyageur cherché.

Sans s'accorder aucun répit, il se remit à la besogne aussitôt après avoir quitté Caldaguès, comptant bien réussir sans lui et avant lui, et se promettant d'envoyer au baron von Hausbrand un rapport motivé concernant le sans-gêne et l'inertie du policier français.

Pendant qu'il turbinait d'arrache-pied, celui-ci se la coulait douce et se faisait servir comme un prince, familier avec les garçons de son hôtel et les bourrant de pourboires inaccoutumés. Il obtint ainsi tous les renseignements complémentaires qu'il désira sur son compatriote et fut assez malin pour l'apercevoir une seconde, assis dans un fauteuil, auprès de la fenêtre de sa chambre. Pas de doute, c'était bien le Dangès de la rue de Ponthieu, le Château-Coisnon de Vintimille, c'est-à-dire l'homme à la poudre d'or.

Comment se faisait-il appeler à Gênes? Le livre des voyageurs adroitement consulté lui apprit qu'il était inscrit sous le nom peu compromettant de Joseph Bernard, Guiseppe Bernado pour la circonstance, négociant en denrées coloniales, se rendant à Dakar.

Qu'avait-il besoin maintenant de fatiguer les ressorts de son cerveau? Il prit une voiture, alla chercher son billet à la gare maritime, fit une bonne promenade et s'occupa de ses emplettes. Il acheta une malle sérieuse, deux complets de flanelle blanche, des guêtres, un revolver de gros calibre, une carabine Remington, un couteau gigantesque et un casque colonial.

Ainsi paré, à sa manière, pour une expédition au cœur de l'Afrique, il jugea qu'il ne pouvait mieux employer le temps qui lui restait qu'à siroter des sorbets et à se faire fabriquer des cocktails. Il alla donc s'installer au "ristorante" du théâtre Carlo Félice et attendit les événements dans un doux farniente.

Brücker qui poursuivait fiévreusement ses recherches passa deux fois sur la place, à une heure d'intervalle, et deux fois il aperçut son lieutenant se prélassant à la meilleure table de l'établissement toute chargée de pâtisseries variées et de fines liqueurs. La deuxième fois, il ne put réprimer un geste de colère qui n'échappa pas à Caldaguès, lequel ne bougea d'une ligne, se contentant de monologuer à part lui.

—C'est bon! C'est bon! Mettez-vous en colère si vous voulez, monsieur le major! Moi, ça m'indiffère pleinement!

A six heures tapant, il se promenait sous les galeries de la place Caricamento, en face du vieux port.

Très étroites, très basses, très sombres, ces galeries sont bordées à droit et à gauche de petites boutiques plus ou moins reluisantes, mais surtout de caboulots et de restaurants à bas prix. Les marchands de saucisses, de pommes de terre frites, de poissons, de macaroni, de toutes sortes de cuisines bizarres ont leurs poêles dans la boutique même. Ils voisinent avec les marchands d'oranges, de citrons, de cacaouettes, de tartes, de caramels, de nougats; d'autres vendent des bérets, des ceintures, des chapeaux, des montres, des bijoux faux, tous les objets de première nécessité qui conviennent aux matelots, aux émigrants, aux dockers, à une population grouillante et inquiétante de manœuvres, de pêcheurs, de mendiants, de mauvais drôles, abondamment mêlée de femmes, de filles et surtout d'enfants nu-pieds et en haillons.

C'est un cohue frémissante, agitée, bruyante et sans cesse renouvelée.

—Moins distingué qu'au boulevard des Italiens à Paris, apprécia Caldaguès qui déambulait béatement, le cigare aux lèvres, mais l'endroit ne manque pas de pittoresque. Décidément, les voyages ont du bon, et...

Il s'interrompit, car la carrure massive de Brücker venait de surgir à l'angle d'une ruelle.

—Je suis à l'heure, dit-il en l'abordant.

—Vous le pouvez, ayant passé votre après-midi au café.

—Dame! Si j'avais soif?...

—Trêve de plaisanterie!... Vous n'avez rien fait. Nous ne sommes pas renseignés.

Caldaguès protesta vaguement, voulant laisser son chef exhaler toute sa mauvaise humeur.

—Demain matin, si vous n'employez pas mieux votre nuit que votre journée, vous serez dès le lever du jour, aux abords de l'embarcadère de la "Concordia" pour reconnaître au passage la personne qui nous intéresse. Nous ne pouvons partir si cette personne ne quitte pas Gênes.

—Bien oui. Mais moi, vous savez, je ne suis pas du matin. J'aime à faire la grasse matinée.

—Si vous refusez tout service, répliqua Brücker, que la mine gouailleuse de Caldaguès horripilait, vous n'avez qu'à reprendre le train pour Paris.

—Cela vaudrait peut-être mieux pour ma santé! Mais, tout de même, à quoi bon se donner le mal d'une surveillance ultra-matinale? Si notre homme a pris régulièrement sa cabine, il arrivera tout bonnement à neuf heures au quai d'embarquement,